

# ALBIN

*Martín Harníček*

*Traduit du tchèque par Benoit Meunier*



LE PRÉDICATEUR S'ÉLOIGNA DE LA FENÊTRE. Son corps tout entier fut pris d'un soubresaut à la vue de la marée de chair humaine qui ondoyait là-bas, s'enchevêtrait et exhibait sa propre multitude. Le phénomène n'avait rien d'extraordinaire, et pourtant le prédicateur ressentait un abattement qu'il ne pouvait pas s'expliquer.

La jeune femme qu'il avait épousée peu de temps auparavant pour sa beauté et sa noblesse d'âme lui souriait avec pudeur. Elle savait qu'avant peu, l'homme viendrait la rejoindre sur sa couche.

Le prédicateur ne la déçut pas.

Il s'approcha et s'assit sur le lit. Il caressa le bras de sa femme et sentit le duvet qui le couvrait se dresser par amour. Pensif, il laissa son regard errer sur son visage bien-aimé, puis se détourna, et ses yeux se portèrent vers la fenêtre. Quelques instants plus tôt, il s'était senti défaillir ; à présent, il savait précisément le motif de sa tristesse.

– Mais que faire ? demanda-t-il, lugubre.

La femme ne chercha pas à savoir de quoi il parlait. Elle pensait qu'il serait inconvenant de montrer que ses pensées n'étaient pas tout à fait à l'unisson avec celles de son mari, que le fond de son âme lui était caché. Elle sourit avec compassion et poussa un léger soupir pour prouver qu'elle partageait ses tourments.

– Que faire, Isabela ? dit à nouveau l’homme.

Elle lui répondit :

– Comment le saurais-je, moi, si toi, tu ignores le chemin ?

La réponse était fine et le prédicateur sut l’apprécier.

– Il faut faire quelque chose. Ils sont si nombreux, si nombreux ! reprit-il, l’air tourmenté.

À présent, Isabela savait ce qui affligeait le cœur de son mari et elle pouvait répondre avec plus d’assurance. Elle étreignit le prédicateur :

– Pourquoi donc te faire du souci ? Pourquoi penser à ça ? Tu sais bien que d’autres que toi cherchent à résoudre la question. Et ils le font dans l’intérêt de tous.

– C’est vrai. Ils ont émis un décret. Je n’étais pas encore né quand il est sorti. Et pourtant, regarde-moi ça ! Tu crois que la terreur que ce décret inspire sert à quoi que ce soit ? Malgré tout le sang versé, nous ne sommes pas moins nombreux.

– J’imagine qu’on a du mal à s’en rendre compte, c’est tout. Mais tu sais très bien comment ça se passe. Les statistiques officielles nous renseignent parfaitement. Et les actes aussi. Les Comités font ce qu’ils peuvent, répondit Isabela en faisant mine de s’opposer vaguement à son mari.

– Les Comités ! s’écria le prédicateur en bondissant du lit. Ils ne nous apportent rien de bon ! Les Comités ! Sans eux, nous serions plus libres !

Il frappa du poing contre le mur et s’écria de nouveau :

– Les Comités !

Isabela considérait la colère du prédicateur avec stupeur :

– Et qu’est-ce que tu voudrais d’autre, mon amour ? Les Comités sont là pour mettre fin à la cause de tes soucis. Et toi, au lieu de les soutenir, tu les maudis. Pourquoi ?

Le prédicateur se rassit.

– Nous sommes jeunes, Isabela. On pourrait croire que les activités des Comités ne nous concernent pas. Mais, comme je le dis souvent, c’est une terrible illusion. Si on met de côté l’aspect inhumain, qui devrait nous révolter au moins intérieurement, avant que tu aies le temps de t’en rendre compte, tu auras atteint l’âge de voir en tremblant les commissaires du Comité venir te chercher.

Le prédicateur avait prononcé ces derniers mots tout bas, tête baissée. Isabela l’embrassa :

– N’y pense donc pas. C’est encore loin. Savoure l’instant présent. Nous sommes jeunes, et nous nous aimons.

Et en cela, elle avait parfaitement raison. Ils s’aimaient beaucoup, et ils étaient également très jeunes.

Isabela n’avait pas encore atteint sa vingt-et-unième année, elle était belle et son mari nourrissait à son égard les sentiments les plus ardents. Lui-même n’était pas beaucoup plus âgé : il venait juste de fêter ses vingt-trois ans. Isabela ressentait pour lui de l’admiration et un amour tendre ; ensemble, ils formaient un jeune couple parfait, et seule sa décision concernant l’enfant aurait sans doute pu nuire à l’harmonie du tableau qu’ils formaient. Mais le prédicateur était d’accord avec elle, ils avaient déjà discuté de cette question à de nombreuses reprises et étaient toujours parvenus à la même conclusion.

Le prédicateur porta un regard empli d’amour à la belle jeune femme et se pencha vers elle. Elle ferma à demi les yeux. Il s’allongea près d’elle. En quelques mouvements lestes, ils furent nus. Chacun sentait la peau de l’autre contre la sienne et il ne leur manquait presque plus rien pour atteindre au bonheur.

Il la caressait, elle le caressait en retour ; leur désir fut bref à s'enflammer et il s'allongea sur elle.

À cet instant, des citations tirées des sermons qu'il avait encore le droit de prononcer en public et d'autres (ils étaient plus nombreux), désormais interdits, défilaient devant ses yeux.

Oui, il le ferait. Il n'avait pas lui-même assez de force pour s'opposer personnellement aux Comités. Mais pourquoi quelqu'un issu de son sang, de son âme, ne pourrait-il pas le faire ? Il donnerait au monde son sauveur ! Il fallait trouver une solution.

À présent, il savait ce qu'il voulait et n'avait pas peur d'y songer. C'était nécessaire. Pour son salut comme pour celui d'autrui. Pour le salut du monde.

Isabela s'agitait, les yeux à demi fermés, elle s'échauffait à l'idée de l'amour, s'abandonnait à son plaisir. Quelques instants plus tard, elle ressentit celui de son mari. Pendant un moment, elle resta ainsi, submergée par le bien-être.

Puis elle prit soudain conscience de ce qu'il avait fait.

Son corps se raidit brusquement. Un instant, elle fut prise d'une terreur, d'une violente angoisse. Mais le spasme de peur disparut rapidement et elle repoussa brutalement le prédicateur alors que des larmes de colère ruisselaient de ses yeux. Elle s'assit sur le lit et frappa son compagnon au visage.

– Espèce de... espèce de...

Ses yeux lançaient des éclairs de rage tandis qu'elle cherchait le mot qui pourrait exprimer la haine qu'elle ressentait à présent. De nouveau, elle frappa l'homme de son poing fermé, puis elle ouvrit la main et laboura son visage avec ses ongles.

– Comment tu as pu faire une chose pareille ? Comment ? demanda-t-elle alors qu'il restait devant elle, impassible.

Il était conscient de sa faute et en éprouvait du regret. Et pourtant, sa résolution était ferme : s'il n'avait pu la mettre à exécution, il aurait à nouveau tenté la fois suivante. Il tendait la joue face à sa colère, confiant dans le fait que, lorsqu'elle serait passée, Isabela comprendrait ses motivations ; sa foi l'incitait à penser qu'elle se rangerait à son avis.

– Assassin ! s'écria-t-elle, épuisée, frissonnante, et elle retomba, face contre l'oreiller, en pleurs, tremblant de tout son corps.

Il embrassa sa nuque. Il remarqua que, sur les draps, fleuraient des taches écarlates formées par le sang qui coulait de son visage griffé.

– Isabela, chuchota-t-il sans pouvoir lui non plus retenir ses larmes, Isabela. Pardonne-moi. Il le fallait. Je t'aime, crois-moi. J'ai fait ça par amour pour toi, pour ton salut. Pour ton salut et celui du monde.

Elle tourna vers lui son visage déformé par l'angoisse et la colère :

– Ah, tu veux sauver le monde de cette façon ? En me détruisant ? Moi qui t'aimais, moi qui avais confiance en toi ?

Moi qui t'aimais ! Ces mots le touchèrent au plus profond de lui-même. Il devait donc perdre son amour pour quelques gouttes de semence ?

– Isabela ! s'écria-t-il. Pardonne-moi ! Rien ne dit que tu tomberas vraiment enceinte ! Et même si c'était le cas, est-ce qu'il ne serait pas facile d'y remédier ? Isabela, répéta-t-il en caressant son dos frissonnant.

À présent, il se lamentait encore plus qu'elle, le cœur brisé. Elle résista pendant encore un moment, puis finit par saisir sa tête blessée :

– De quel remède parles-tu ? Tu es prédicateur. L'un des derniers justes en ce bas monde. Et tu voudrais que je remédie à ma grossesse ? Ton opinion sur ce genre de remède, je la connais. Non, exiger de toi que tu vives avec une femme qui a commis un tel acte, ce serait trop te demander. Je ne pourrai jamais faire ça.

Le prédicateur se serra contre la jeune femme et, malgré la douleur qu'il ressentait au visage, il perçut tout l'amour qui irradiait d'elle.

– Alors tu ne m'en veux plus ? Tu ne me quitteras pas ?

Elle lui jeta un regard surpris :

– Comment pourrais-je te quitter ? Je n'ai que toi. Et je t'aime.

Le cœur du prédicateur s'envola vers celui de la jeune femme.

Il se pencha vers elle, ils s'enlacèrent. Il se mit à lui chuchoter à l'oreille ; il expliquait, elle acquiesçait, d'abord un peu à contrecœur, mais il fallut peu de temps pour que l'harmonie revienne entre eux ; leur amour n'avait pas faibli et, alors qu'ils semblaient d'accord pour espérer que la jeune femme ne tomberait pas enceinte, au fond, ils désiraient tous deux le contraire, ce qu'ils confirmèrent en renouvelant leurs étreintes fatales.

Et leur désir fut exaucé.

Peu de temps après, il fut clair qu'Isabela allait être mère.

Chaque soir, le prédicateur lui demandait pardon, et, chaque soir, elle se faisait un plaisir de le lui accorder. Même si elle ne le disait pas tout haut, au fond d'elle-même, elle se réjouissait et était franchement résolue à l'idée d'engendrer l'enfant qui allait mener l'humanité vers un monde meilleur.



Lorsque, plus tard, son ventre eut grossi au point qu'elle avait du mal à se déplacer, elle le tenait à deux mains et sentait la vie du sauveur bouillonner.

La naissance du garçon fut accueillie avec embarras.

Le prédicateur ressentait une joie sincère, il ne parvenait pas à fermer l'œil tant il était heureux, mais, à l'extérieur, il donnait l'impression que l'enfant le répugnait et le dérangeait.

La mère, quant à elle, faisait à l'enfant des grimaces de haine et l'injurait, mais, dans son esprit, l'amour pour lui avait raison de tout autre sentiment.

Jusqu'à ce qu'un soir, ils se retrouvent tous deux au-dessus du petit corps de l'enfant et se sourient mutuellement : ils furent obligés d'admettre qu'ils vouaient un amour vibrant au fruit de leurs étreintes.

– Nous ne pouvons plus nous mentir, Isabela, dit le prédicateur. Nous sommes heureux.

Elle acquiesça, prit l'enfant dans ses bras et l'embrassa pour la première fois devant son mari. Le prédicateur s'approcha, eut un sourire timide, puis il déposa lui aussi un tendre baiser sur l'adorable front du nourrisson.

Ils étaient tous les deux très fiers de leur magnifique enfant. Ils ne doutaient pas qu'il deviendrait célèbre et, dans le calme et l'intimité de leur foyer, ils se réjouissaient, faisaient des projets, des prédictions. Ils étaient convaincus de la puissance avec laquelle l'esprit de leur rejeton allait gouverner ; même s'ils étaient souvent tristes à l'idée qu'eux-mêmes ne vivraient pas assez longtemps pour voir son triomphe, leur chagrin était balayé par l'idée que c'étaient eux qui avaient mis cet être au monde.

De son côté, le garçon grandissait et il fut bientôt capable de se tenir sur ses jambes. Isabela le tenait par la main, elle

l'entraînait à travers la marée humaine qui inondait les rues, fière que de nombreux passants ne puissent passer près de lui sans le remarquer. Souvent, en effet, quelqu'un s'arrêtait, caressait l'enfant et engageait la conversation :

– Quel beau petit garçon. Comment s'appelle-t-il ?

– Albin, répondait Isabela.

Lorsqu'il eut sept ans, il se produisit la chose suivante : dans une cour, à l'endroit précis où les rayons du soleil étaient les plus nombreux, un grand chat noir se chauffait comme à son habitude, laissant libre cours à sa paresse. La chaleur était agréable et l'idée de se lever pour guetter un moineau ou tenter d'attraper une souris un peu trop téméraire ne lui serait pas venue à l'esprit. Il profitait du soleil sans remuer, sans ronronner.

Il ne pouvait pas se douter que cette immobilité lui serait fatale.

Près de lui se tenait un garçon avec une pierre à la main. Si le chat avait été en train de courir, Albin, alors âgé de sept ans, aurait eu bien du mal à l'atteindre. Mais, ainsi allongé, l'animal offrait une cible parfaite.

Albin brandit la pierre et la lança.

Le coup fut remarquablement précis.

Albin courut jusqu'au chat, et le toucha. Du sang coulait de la tête couverte de poils. Cette vision provoqua chez Albin une joie sincère. Il sortit de sa poche une corde, qu'il employa pour nouer savamment les pattes de l'animal : d'abord les pattes avant, puis les pattes arrière, enfin les quatre pattes ensemble.

Albin eut un rire.

Ce son sembla tirer le chat de sa torpeur. Il poussa un miaulement plaintif et tenta de se libérer. On voyait qu'il ne se sen-

tait pas bien : il avait des sursauts de terreur et, pressentant un nouveau danger, il avait décidé de fuir.

Mais ses pattes liées lui interdisaient tout mouvement.

Albin rit de nouveau en voyant le chat déployer ses efforts en vain. Qui plus est, la flaque de sang qui baignait la tête de l'animal s'agrandissait, ce qui contribuait à la joie de l'enfant.

Albin sortit un canif de sa poche.

Pressentant un mauvais coup, le chat cessa un temps ses vaines tentatives pour se libérer de ses liens et observa la main du garçon, méfiant.

Ce regard ne dura pas longtemps.

Quelques instants plus tard, il avait perdu les deux yeux. Il poussait des miaulements si affolés, si désespérés qu'ils devaient résonner bien au-delà de la palissade entourant la cour.

Mais si l'animal croyait attendrir l'enfant par ses cris, il était dans l'erreur la plus totale. Ce dernier, à l'inverse, était fort satisfait, et il se mit à tordre sans vergogne les pattes nouées du chat, provoquant au passage un véritable concert de miaulements.

Albin aimait jouer, et il ne lui serait jamais venu à l'idée que sa mère puisse le lui interdire. Isabela accourut, poussa des cris de colère et se mit à gifler le garçon, qui n'avait jamais connu une chose pareille. Il était presque aussi stupéfait que le chat lorsqu'il avait croisé sa route.

L'enfant ne tenta pas de cacher son visage dans ses mains, au contraire : de ses grands et beaux yeux, il scrutait sa mère, laquelle, sous l'effet de cet étrange regard qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer, finit par se maîtriser et se mit à lui expliquer à travers ses larmes que ça ne se faisait pas, que le chat devait avoir mal et qu'il était très vilain de faire du mal aux autres en général.

– Albin, comment une idée pareille a-t-elle pu te venir en tête ? Regarde ce pauvre chat. Détache-le tout de suite.

Albin s'exécuta, mais c'est avec satisfaction qu'il dit à sa mère en se retournant :

– Il est mort, de toute façon.

Isabela tremblait de tous ses membres.

– Tu l'as tué ? Pourquoi tu as fait ça ? Qu'est-ce qu'il t'avait fait ?

Albin n'avait encore jamais vu sa mère aussi en colère ; il ressentait la douleur qui la traversait et, malgré sa peur, il avait grand plaisir à voir que ses actes la faisaient souffrir.

L'enfant considéra qu'il serait plus sage de se taire et de garder les yeux rivés au sol. Ainsi qu'il le souhaitait, Isabela interpréta cette attitude comme une forme de repentir. Elle soupira et souleva avec dégoût et tristesse le chat mort, qu'elle jeta dans une grande poubelle nauséabonde située dans un coin de la cour.

– Albin, si tu refais ça un jour, dit-elle en tenant le visage de son fils devant elle et en se forçant à soutenir son regard, tu recevras une correction pire que tout ce que tu pourrais imaginer. C'est compris ?

Albin avait compris.

En esprit, il décida de ne pas renoncer au plaisir qu'il avait ressenti ce jour-là, mais d'agir désormais de façon à ne pas être pris en flagrant délit.